

PROPA



AGANDE


“
**IL Y A DANS MON
APPARTEMENT
UNE PORTE
QUE JE N'AVAIS
PAS ENCORE
REMARQUÉE.**

”

FRANZ KAFKA

éditions
verticales

33 rue saint-andré-des-arts
75006 paris
tél. 01 49 54 16 55
contact-verticales@gallimard.fr
www.editions-verticales.com
diffusion gallimard / distribution sodis

 A81260-4


3 260050 859899



Arnaud Cathrine

LE JOURNAL INTIME DE BENJAMIN LORCA



EN LIBRAIRIE
LE 5 JANVIER 2010

ISBN 978.2.07.012796.2
206 pages

Arnaud Cathrine est né en 1973. Il est l'auteur chez Verticales de sept romans, dont *Les vies de Luka* (2002), *Exercices de deuil* (coll. « Minimales », 2004), *Sweet home* (2005; Folio, 2007), *La disparition de Richard Taylor* (2007, Folio, 2008). Il a également publié plusieurs ouvrages pour la jeunesse à L'École des loisirs. Il a co-écrit le scénario du premier film d'Éric Caravaca, *Le Passager* (2006), tiré de *La route de Midland*. En parallèle, Arnaud Cathrine s'est rapproché de la scène musicale comme parolier, notamment avec le chanteur Florent Marchet pour son l'album *Rio baril* (Barclay, 2007). Par la suite, ils ont conçu ensemble le roman musical *Frère animal* (coll. « Minimales »+ CD, 2008) qu'ils ont interprété sur scène. Plus d'infos sur www.arnaudcathrine.com



“ Dans si longtemps. ”

Après *La disparition de Richard Taylor*, Arnaud Cathrine renoue avec le portrait d'un personnage disparu, irrémédiablement, puisque le centre absent de ce nouveau roman est un écrivain dont l'existence s'est tragiquement interrompue en mai 1992, à 34 ans. Benjamin Lorca, un héros posthume dont l'œuvre n'est pas loin de tomber dans l'oubli. Pour évoquer sa mémoire, deux amis, un frère et une ex-compagne. Quatre points de vue qui se complètent ou se diffractent, et qui s'étalent sur les quinze années qui nous séparent de sa mort. L'éditeur Edouard Pelan prend le premier la parole. Il n'a publié aucun livre de Lorca, et c'est là le regret majeur de sa carrière. Quinze ans plus tard, hanté par le charme de cette œuvre, il revient sur les rendez-vous manqués avec l'auteur, mais aussi sur l'attraction qu'il éprouvait pour ce jeune homme désarmant de fragilité. Un soir à la radio, il apprend l'existence d'un journal intime que Benjamin Lorca aurait tenu des années durant. Cette découverte excite sa curiosité professionnelle mais ravive surtout les blessures de l'amant éconduit. À l'occasion d'une messe anniversaire à Blonville-sur-mer, il va tenter de convaincre le clan Lorca et ses deux « Cerbère », Ronan et Ninon, de lui donner à lire ce journal. Puis c'est Martin qui parle, « petite misère », le frère cadet de Benjamin. Racontant leur dernière rencontre à

Caen, il nous dévoile les circonstances de sa mort. Dix ans ont passé et il ne peut que faire ce constat amer : cet aîné ombrageux, qui a toujours été un presque inconnu, le demeure. Martin, lui, aura accès par effraction dès mars 1992 à *Intérieurs*, les écrits intimes de son frère prodigue. Cette indiscretion l'aidera peut-être à dénouer certains malentendus. Ronan Augé, l'ami inséparable de Benjamin dresse ensuite le tableau des années d'amitié houleuse avec son jumeau en création. Metteur en scène et comédien, il a convaincu l'écrivain de jouer avec lui *Les retranchés*, jusqu'au soir fatidique. Cette vie sur un plateau avait éloigné Benjamin de la solitude de l'écriture alors qu'il semblait en « panne », mais pas de sa profonde noirceur... Cinq ans après sa mort, Ronan semble avoir maintenu le journal à distance et choisit d'adapter une autre œuvre du disparu. Enfin, suivant un mouvement du plus lointain au gros plan, Arnaud Cathrine zoome sur Ninon, le lendemain de la mort de Benjamin. Ninon Wagner, c'est le coup de foudre précoce de l'adolescent, une interminable histoire de ruptures et de retrouvailles qui a survécu miraculeusement sous la forme d'une complicité absolue. Sans jamais la quitter vraiment, Benjamin va se greffer à la nouvelle vie de Ninon, avec son compagnon Léonard, sa fille, sa sœur, tel un « adopté » de

la famille. Seconde ayant droit de l'écrivain, Ninon sera la première à prendre sa décision quant au journal, alors que la douleur du deuil la met au supplice. On suivra au fil des pages du *Journal intime de Benjamin Lorca* le trajet de ce fameux manuscrit, dont on pourra lire de rares extraits. De 1992 à 2007, il aura voyagé, disparu, transité... Mais pourquoi au fait ? Solitaire, mélancolique, amant platonique, ami cher, fils et frère incompris, endetté par sa fréquentation des casinos, alcoolique à huis clos, Benjamin était tout cela, ses proches le savaient ou le devinaient. Parmi le chœur de narrateurs en souffrance, chacun a besoin de réévaluer, de sonder l'importance que Benjamin a eu dans leur vie et peut-être le secret espoir de découvrir enfin la nature profonde de cet être insaisissable. Avec ce septième roman, tout en ellipses et non-dits, Arnaud Cathrine a su éviter les complaisances de la noirceur. On y retrouve les nuances sensibles du mal d'être contemporain qui habitait ses livres précédents, mais aussi les fragments d'un discours sur toutes les formes d'amour, y compris le plus paradoxal, le désamour de soi.



Hélène Frédérick

LA POUPÉE DE KOKOSCHKA



**EN LIBRAIRIE
LE 14 JANVIER 2010**

ISBN 978.2.07.012781.8
240 pages

Hélène Frédérick est née au Québec en 1976. Après des études de lettres, elle a travaillé pour des librairies indépendantes puis comme responsable de la diffusion des livres au Réseau Art Actuel du Québec. Elle a participé à plusieurs manifestations culturelles à Québec et à Montréal (poésie), ainsi qu'à des revues littéraires (*Le Quartanier*). Installée à Paris depuis 2006, elle poursuit ce travail à travers, notamment, l'écriture de fictions radiophoniques diffusées par France Culture (dont *Les Objets perdus de Monsieur Papier* et *Tableaux mécaniques*, 2008). *La poupée de Kokoschka* est son premier roman.



“
Il faut encore améliorer la peau.
”

Ce roman s'inspire d'une légende du monde de la peinture. Entre juillet 1918 et avril 1919, le peintre expressionniste autrichien Oskar Kokoschka envoie douze lettres à Hermine Moos, jeune costumière de Munich, pour lui donner des instructions quant à l'extravagant ouvrage qu'il vient de lui confier : la fabrication d'une poupée grandeur nature à l'image d'un amour perdu, Alma Mahler, dont il fut l'amant fébrile et jaloux en 1912. Lorsqu'il écrit ces lettres, le soldat démobilisé Kokoschka a une idée fixe : trouver le subterfuge artistique pour faire le deuil de cette passion. Selon ses confidences à Hermine Moos, il envisage de s'isoler le restant de ses jours avec pour seule compagne la poupée, qui incarnerait désormais l'unique et idéal modèle de sa recherche picturale.

Les écrits relatant cet épisode sont nombreux, quoique la plupart du temps partiels ou partiaux ; d'autres textes d'influence psychanalytique ont beaucoup glosé sur ce totem érotique de chiffons... Mais le rôle crucial d'Hermine Moos (dont les courriers au peintre ont d'ailleurs disparu) n'a en revanche jamais suscité la moindre curiosité, comme si l'humble conceptrice de marionnettes devait demeurer dans l'ombre. C'est donc en renversant les priorités de cette histoire troublante qu'Hélène Frédérick a choisi d'adopter le point de vue d'Hermine, intermédiaire méconnue et pourtant essentielle. Ce faisant, on peut

explorer l'envers féminin de la névrose macabre de Kokoschka à travers le journal intime de la jeune exécutante pendant toute la fabrication de la poupée, au fil des lettres envoyées par le commanditaire de cet improbable fétiche. Voix fictive que celle de la narratrice qui prend appui sur des recherches effectuées depuis quelques années par l'auteur quant à la fonction du masque et de la poupée dans la littérature.

Progressivement dévoilée par ce faux roman épistolaire à la première personne, Hermine Moos a la tâche grandiose et inquiétante de reproduire l'être aimé, tout en vivant dans la misère noire d'une société allemande entre débâcle et insurrection. Son portrait tout en délicatesse révèle un être attachant et riche d'ambiguïtés : à la fois fragile et infatigable, mélancolique et mutine, pudique et émancipée. Et si, par admiration, elle se tue à la tâche pour se conformer aux ordres de son « maître », elle sait aussi résister, contourner la perversité qui se cache derrière les diktats capricieux d'Oskar Kokoschka. Manipulée « à distance », elle se sent devenir l'objet transitionnel de cet amour dévorant, au risque de sombrer dans la folie. Sans pourtant céder à ce piège, elle nous entraîne dans le libre dédale de ses désirs les plus insoupçonnés : désir saphique pour la domestique du peintre, vie de courtisane tarifée pour arrondir les

fins de mois, flirt avec des notables et amitié câline pour Heinrich, mime de cabaret et sympathisant des milieux révolutionnaires. Un portrait de femme « bohème » qui dévoile ses multiples facettes, au revers de son labeur quotidien, dans une langue concrète et émotive.

Précisons enfin qu'entre certaines pages de ce carnet rédigé au jour le jour, Hermine, pour mieux s'imprégner de l'esprit de Kokoschka, s'essaye à quelques descriptions de ses tableaux. Mais là encore, les rôles s'inversent. Elle se met dans la peau des modèles pour les faire penser à voix haute, jusqu'à entamer par leur entremise un règlement de compte imaginaire avec le peintre. Un contrepoint qui accentue les jeux de miroir d'un désir toujours différé ou vécu par procuration.

La poupée de Kokoschka est un premier roman ambitieux, mais sans en rien laisser paraître, tout en petites touches sensibles et justes, selon une lente montée en puissance dramatique. Une fiction qui interroge, dans l'acte de création comme dans le pacte amoureux, la monstruosité de tout fantôme de possession.



Philippe Adam

LES CENTENAIRES



**EN LIBRAIRIE
LE 11 FÉVRIER 2010**

ISBN 978.2.07.012835.8
196 pages

Né en 1970 à Paris, Philippe Adam est professeur de philosophie. Après *De beaux restes*, son premier roman, il a conçu, pour la collection « Minimales », un étrange pari littéraire avec *La société des amis de Clémence Picot* (hommage à l'héroïne de *Jauffret*), puis écrit *Canal Tamagawa* lors de sa résidence à la Villa Kujoyama à Kyoto en 2004, son troisième texte chez Verticales (livre bilingue français-japonais accompagné d'un disque, « opéra parlé » inspiré du récit). Il est l'auteur enfin d'un recueil de douze nouvelles, *Ton petit manège*, qui a reçu en mai 2009 le Prix Renaissance de la Nouvelle. Philippe Adam a également publié des textes brefs chez Inventaire/Invention.



“
Une nouvelle vie commence.
”

Le décor de ce roman est apparemment banal. Il s'agit d'une maison de retraite médicalisée, la Résidence du Parc. À ceci près qu'elle héberge des presque centenaires, d'incroyables seniors qui semblent avoir vampirisé le personnel, dénié l'existence du monde extérieur et pris le pouvoir en ces lieux. Partant d'un apparent réalisme clinique, le texte glisse vers la fable satirique, un portrait de groupe haut en couleurs avec ses Caractères à la manière de La Bruyère. À travers cette typologie de la sénilité, l'auteur s'amuse à accuser, entre farce et effroi, les travers de ces centenaires qui nous tendent un miroir à peine déformant. Ils sont déçus chroniques, méticuleux jusqu'à l'obsession, inertes par prudence, vantards et ivres de regrets. Ils sont surtout de grands enfants tyranniques, bouleversants de naïveté ou désarmants de cruauté selon l'humeur du moment. De cette inquiétante humanité se détache une première figure marquante, le veuf André qui entame avec sa défunte épouse, Suzanne, un virulent dialogue d'outre-tombe. Dès lors, le passé renaît de ses cendres :

petites querelles d'antan, fiasco de leur nuit de noces et tentative ratée d'empoisonnement. Mais comme à chaque fois la ronde des souvenirs « tourne mal », et il leur faut « s'inventer quelque chose de nouveau ». Le ton du livre est donné, c'est l'imagination fantasque et outrancière de ces éternels rêveurs éveillés qui prend peu à peu le pouvoir. Et toutes les boîtes de Pandore vont s'ouvrir l'une après l'autre : une ex-mannequin vedette se vante d'avoir été refaite sous toutes les coutures par le docteur Wang, Chantal se prend pour la réincarnation de Jeanne d'Arc ou un instituteur en retraite annonce très officiellement au micro de la résidence le dépérissement du système scolaire. Plutôt que de ressasser l'ancien temps, les voilà qui s'adonnent bientôt à des activités peu recommandés à leur âge, d'improbables entraînements sportifs, des excursions éphémères, des recherches d'emploi intérimaire, des orgies féliniennes et même une maternité tardive, avec la naissance d'une hypothétique Natacha... selon un dérèglement

qui va aller crescendo au cours des douze chapitres du livre. Comme quoi, cette prétendue maison de repos n'est pas de tout repos. À force de reculer les limites du possible, de transgresser tous les tabous, ces pensionnaires indisciplinés transforment leur mouroir en terrain d'aventures, et reprenant l'initiative sur tous les fronts, vont jusqu'à mettre en scène un ultime hara-kiri collectif. Pour de vrai ou pour de rire, au lecteur de trancher.

En situant son roman dans un angle mort de la société, nos modernes hospices, Philippe Adam, aurait pu prendre un parti pris doloriste ou froidement documentaire. Il a résolument choisi les chemins de traverse de l'utopie en transposant l'espace mental de morts-vivants ubuesques. Et en basculant avec eux, au-delà du réel, dans les limbes burlesques, dérangeantes, de leurs incurables délires.



Patrick Chatelier

PAS LE BON PAS LE TRUAND



EN LIBRAIRIE
LE 11 MARS 2010

ISBN 978.2.07.012869.3
220 pages

Patrick Chatelier est né en 1965 à Châteaubriant (Loire-Atlantique). Il est l'auteur de deux romans aux Éditions Verticales, *Infiniment petit* (2002) et *Maternelles* (2004). Il développe par ailleurs un projet pluridisciplinaire et protéiforme autour de la figure du « Général Instin », avec des écrivains, comédiens, vidéastes... accessible notamment sur remue.net, site dont il est membre du comité de rédaction.

Découvert avec *Infiniment petit* – « un polar mystifié où plane un flic métaphysique et schizophrène », comme l'écrivait Jean-Luc Douin dans *Le Monde* – Patrick Chatelier change aujourd'hui de registre. Dès le titre, il annonce la couleur et sa source d'inspiration : le chef-d'œuvre de Sergio Leone, *Le Bon, la Brute et le Truand*, qui fit triompher le western dit « spaghetti » en 1966. Parmi le célèbre trio de desperados, Chatelier retient le plus innommable, « la Brute », et choisit de ne conserver du film que la scène d'ouverture. En l'occurrence, dans un ranch perdu à l'orée du désert, nous découvrons une famille de fermiers, avec le père, vétéran de la guerre de Sécession blessé à la jambe, son épouse, et leur fils qui aperçoit la silhouette menaçante d'un cavalier noir. Cet inconnu laconique s'avance sur le seuil, et s'attable sans mot dire. Commence un éprouvant face à face entre le chasseur de primes et le chef de famille apeuré qui évoque un coffre de pièces d'or volé qu'un défunt complice aurait caché on ne sait où. Puis le duel s'engage et tourne au massacre : l'homme, la femme et l'enfant abattus de sang-froid.

Qu'importe si ce pré-général ne sert qu'à initier une chasse au trésor qui constitue la majeure partie du film, *Pas le bon, Pas le truand* préfère s'en tenir là, chez les Butler, ultime repas d'une famille avec son bourreau. Et pour donner à ce prologue une ampleur démesurée, l'auteur s'inspire des codes du

western italien – du ralenti au gros plan. Il redouble ses effets en décomposant chaque mouvement, en étirant le temps, en focalisant sur chaque détail : un vol de mouches ou la mastication d'un plat de pâtes. Et le prisme sensoriel de l'écriture démultiplie le crescendo dramatique originel. D'autant que, au contraire de ce cinéma presque sans parole, le roman peut faire émerger des pensées derrière le silence, sous-titrer mentalement les jeux de regards. Les trois futures victimes développent ainsi leur bande-son intérieure, pas « la Brute » vouée à ne rester qu'une icône allégorique. George, Carlotta et Jesse Butler se repassent une dernière fois le film en accéléré de leur existence, ces flash-back éclaircissant l'énigme de la situation présente et son issue fatale. D'où le défi relevé par ce livre : s'approprier une séquence quasi muette pour y révéler les non-dits d'un huis clos familial, avec ses remords enfouis, ses amours manquées et d'autres hantises longtemps tues. Derrière les visages figés jusqu'à la caricature de ces morts en sursis, leur part d'humanité, in extremis, crève l'écran. Pirater un western culte pour en extraire sa quintessence, cela pourrait s'apparenter à un exercice de style cinéphilique étroitement référentiel. Patrick Chatelier a choisi de pousser plus loin la trahison en y introduisant un élément étranger : un « idiot du village ». Cet enfant débile, plein « de bruit et de fureur », doit moins à l'imaginaire de Sergio

Leone qu'à celui de Faulkner. Et c'est pourtant son tortueux flux de conscience qui sert de fil rouge à l'ensemble du livre. Éternel souffredouleur des gamins alentour, il nous fait découvrir les archétypes du Far West qui peuplent le village : le révérend, le charpentier, le trappeur, le croque-mort ou l'ancien shérif – et leur symbolique biblique omniprésente. Embusqué dans le ranch des Butler à l'heure du drame, l'idiot nous permet d'assister au triple meurtre. À travers le regard de ce témoin halluciné, nous revisitons la scène, jusqu'à l'insolite duel final. À moins que ce spectacle issu du « crâne en Technicolor » d'un simple d'esprit ne nous fasse entrevoir une autre hypothèse. Et si la déraison extralucide de ce gamin, ce n'était pas tout simplement ça, l'origine du cinéma. Une lanterne magique née de son hypersensibilité visionnaire...

Avec *Pas le bon, Pas le truand*, Patrick Chatelier rend ses lettres de noblesse à un genre « mineur », le western spaghetti. Évitant la surenchère parodique et le simple clin d'œil pour initiés, il préfère ranimer la sauvagerie poétique qui hante ces tragédies en cinémascope. Et revenir aux sources de certains clichés, au tout premier degré, en leur redonnant chair et parole de l'intérieur, pour concevoir un roman d'une rare puissance d'évocation.



“ À un détail près. ”



“
Je préfère m’escamoter en douce.
”

Pierre Senges
**ÉTUDES DE
SILHOUETTES**



**EN LIBRAIRIE
LE 11 MARS 2010**
ISBN 978.2.07.012499.2
144 pages

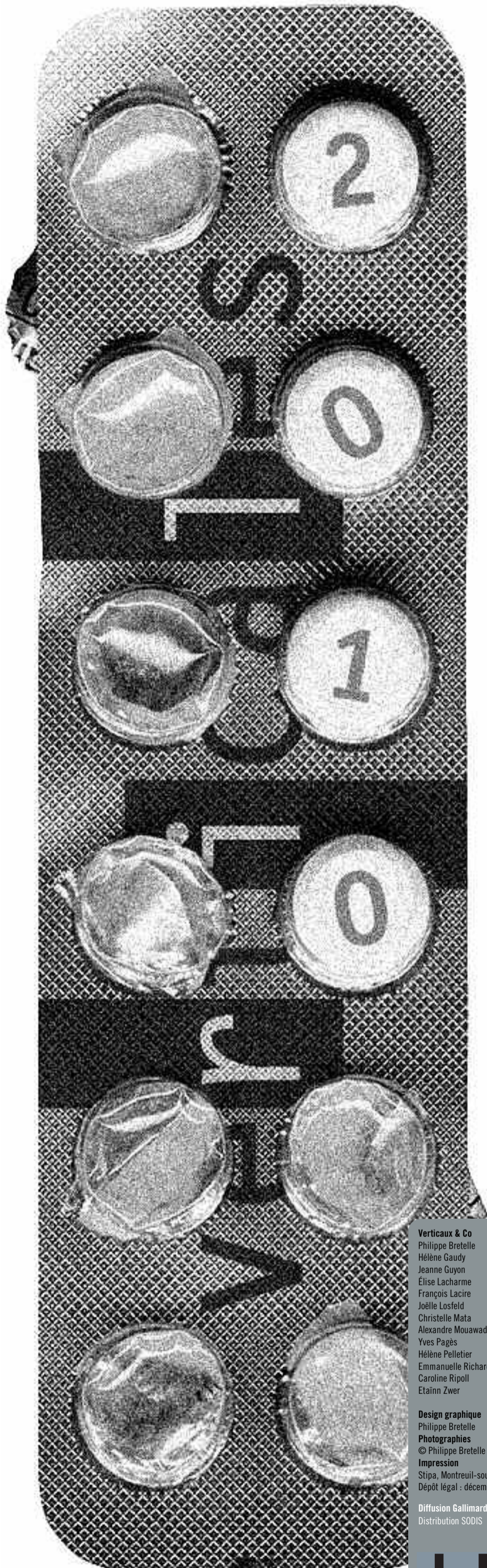
Pierre Senges est né en 1968 à Romans. Il est l’auteur aux Éditions Verticales de quatre romans, *Veuves au maquillage* (2000, Prix Rhône-Alpes), *Ruines-de-Rome* (2002, Prix du deuxième roman 2003), *La réputation majeure* (2004 ; « Folio » 2007) et *Fragments de Lichtenberg* (2008), et de trois récits, *Essais fragiles d’aplomb* (coll. « Minimales », 2002), *Géométrie dans la poussière* (2004, avec des dessins de Killoffer) et *Sort l’assassin, entre le spectre* (2006). Il a également écrit pour France Culture de nombreuses fictions radiophoniques et a signé un essai *L’idiot et les hommes de paroles* chez Bayard (2005). Avec le dessinateur Nicolas de Crécy, il a conçu deux ouvrages à la fois facétieux et érudits : *Les carnets de Gordon McGuffin* (Futuropolis, 2009) et *Les aventures de Percival. Un conte phylogénétique* (Dis voir, 2009).

Le très imposant *Fragments de Lichtenberg* partait d’une hypothèse génialement fallacieuse : les aphorismes de G.C. Lichtenberg auraient constitué les lambeaux d’un vaste roman aux trois-quarts disparu. Moins volumineux, *Études de silhouettes* renouvelle le jeu intertextuel avec un grand nom de la littérature : Franz Kafka. Cette fois, Pierre Senges s’approprie des bouts de textes abandonnés par Kafka dans ses carnets (*Œuvres complètes*, tome 2, La Pléiade) non pour les prolonger en un hypothétique roman mais en cent courts, voire très courts, récits. L’auteur du *Château* et du *Procès* a en effet laissé en l’état plusieurs dizaines d’ébauches d’une ou deux phrases, parfois interrompues en cours de route, des incipits suspendus en plein vol qu’il est tentant de développer plus avant. C’est ce qu’entreprend Senges, sans aucun souci de pastiche, dans le droit fil de leur mystère onirique, en brochant une digression fantaisiste, une déconstruction méthodique ou un bref récit. Pour mieux lire les variations personnelles de ce recueil de « croquis », chaque énoncé de Kafka en tête de fragment figure en caractères gras, ainsi bien distinct des ajouts de notre contemporain.

« J’entrais avec une barque dans un petite baie naturelle » / « Un jour je me suis cassé la jambe, ce fut la plus belle aventure de ma vie » / « La lune blafarde se leva, nous allions à cheval à travers la forêt » / « J’étais au lit malade. Comme c’était une grave maladie, on avait sorti les paillasses de mes camarades de chambre et j’étais seul jour et nuit »... Que promettent de telles entrées en matière ? Peu et beaucoup à la fois. Et c’est peut-être l’insignifiance de ces formules qui laisse libre cours à l’imaginaire et permet à Pierre Senges de prendre le relais de Kafka. Des bribes de phrases comme des rêves éveillés à interpréter, des standards de jazz appelant l’improvisation. Chacune de ces attaques narratives peut d’ailleurs prêter à deux, cinq voire neuf variantes sur un mode combinatoire et ludique. Des petites pièces uniques ou en séries qui jouent entre elles, sur un ton badin ou grave, avec l’ampleur d’une presque nouvelle ou l’extrême brièveté d’une chute. Souvent les thèmes se font échos et tissent un fil rouge : la ville, la forêt, la solitude, les animaux (notamment le cheval), l’aventure (en conte ou en songe), la justice des hommes... Dans cette tonalité neutre kafkaïenne au style apparemment

monochrome, dans la ténuité de ces phrases orphelines, Pierre Senges arrive à tirer d’un « je », d’un « non », d’un « quelqu’un » ou d’un « peu à peu » un prétexte à rebondir, à gloser, à se contredire et à se perdre en hypothèses folles. Il bâtit d’ailleurs modestement un art poétique du rebut, comme nous l’annonce son saisissant avant-propos. Empruntant à Kafka l’expression de « silhouette inachevée », Senges en démultiplie le motif tout au long du livre. Et cette figure toujours fuyante et incomplète d’une œuvre en chantier esquisse autant un personnage qui hésite entre plusieurs fictions que l’ombre de l’écrivain lui-même.

Comme toujours, chez cet érudit autodidacte, l’esprit de sérieux et l’humour iconoclaste s’entremêlent, déjouant les pièges académiques de l’exercice de style. L’hommage à Franz Kafka, dont la silhouette noire sur gris traverse ces *Études*, aura aussi pour le lecteur le goût d’un cadavre exquis, à lire sens dessus dessous.



Verticaux & Co
Philippe Bretelle
Hélène Gaudy
Jeanne Guyon
Élise Lacharme
François Lacire
Joëlle Losfeld
Christelle Mata
Alexandre Mouawad
Yves Pagès
Hélène Pelletier
Emmanuelle Richard
Caroline Ripoll
Etainn Zwer

Design graphique
Philippe Bretelle
Photographies
© Philippe Bretelle
Impression
Stipa, Montreuil-sous-Bois
Dépôt légal : décembre 2009

Diffusion Gallimard
Distribution SODIS

verticales